

Bo Carpelan

Dans les pièces obscures,  
dans les pièces claires  
(extraits)

traduit du suédois (Finlande) par Pierre Grouix

Né à Helsinki en 1926, Bo Carpelan est tenu pour le principal poète suédophone de Finlande. Couronnée par le Grand Prix du Conseil Nordique, Nobel à usage interne, son œuvre comporte certes des romans tels que le volumineux *Axel* (Gallimard, 1989), évocation de la vie de Sibelius, ou *Le vent des origines* (Gallimard, 1998), mais il se sait d'abord et avant tout poète. Riche de dix-huit recueils, son œuvre en vers sont en cours de traduction. Dernier titre paru : *La Cour*, Atelier La Feugraie, 2000 ; à paraître en 2001 : *La Source* (Éd. Rafael de Surtis) ; *Dans les pièces obscures, dans les pièces claires*, Atelier La Feugraie.

Comme lorsque d'une hauteur je vois une étendue de mer  
sous un ban obscur de nuages,

une surface en mouvement perpétuel,  
mobile, pourtant immobile –

cette surface claire de part en part contre l'obscur,  
le murmure des vagues non loin, encore calmes,

et sous ces obscurités changeantes,  
le silence et le froid.

\*

La porte ouvrait sur le jardin.  
Là gisaient les instruments abandonnés à l'automne.  
La lumière chutait parmi les bouleaux, et du chemin  
provenait un vacarme léger qui tenait lieu de vent.

J'étais là, solitaire avec mes yeux.  
La terre était prise par les glaces, inégale,  
les nuages filaient vite devant  
comme les autos effacent une ville inconnue, le pare-brise battu de pluie.

\*

C'est la neige qui éclaircit l'obscur.  
La neige.

C'est la neige qui rend la terre plus douce,  
la dure terre qui porte tous les morts –  
la neige.

Au temps le plus obscur la lumière chute,  
la terre se fait pure, comme  
interloquée.

C'est la neige qui nous abrite.  
La neige.

\*

Errance à travers un haut bois froid. Entre les troncs,  
la lumière d'une vallée claire et profonde aux eaux coulant à flots,  
qui, dans leur sillon étincelant, font un élancement glacial au poignet.

Voyage poursuivi vers la montagne et le chemin du bas vers la maison.  
L'ombre du faucon des montagnes à peine visible sur l'herbe dans le vent.  
Seul ! Mais déjà un crépuscule plus dense dans le bois,  
déjà une attente de la voix des hommes et des vallées.

\*

Jour doux de la première fraîcheur automnale,  
sois le bienvenu en ami et reste chez nous,  
allume mon calme comme, le soir, la lampe de ma maison.

\*

Quelqu'un a quitté la pièce  
et laissé là ses vêtements.  
Que se passe-t-il ?

Quelqu'un ne supporte pas les portes closes.  
Ce qui a été emporté était lourd  
comme le sofa, la table, le lit.

À présent tout est retapé, je pense.  
Et l'air est plus frais  
si la fenêtre est ouverte.

À présent on peut peindre les murs  
pour qu'aucune tache ne se voie plus.  
Mais l'humidité est toujours là.

Quelqu'un est sorti dans le soleil,  
à peine visible, désormais.

\*

Les bouches ouvertes ne disent rien,  
l'herbe, l'eau ne donnent aucune fraîcheur,  
le sable colle à la langue,  
l'eau jaillit du robinet, jaune soufre –

Les vieux s'assoient sur les chaises dans le noir,  
le temps avance comme un infirme sur le parquet brillant,  
l'œil voit mais ne voit rien : pas une seule pente claire  
en bas vers la mer, les tritons et les fraîches étendues –

des lèvres te touchent quand tu dors dans l'herbe,  
les défunts t'observent comme s'ils voulaient s'en aller  
pour t'emmener au loin, t'encercler et de nouveau  
t'abandonnent là, sous la frondaison verte.

\*

Comme lorsque de la main tu protèges  
le lit des taches, là, sur le sentier,  
tandis que la pluie commence à tomber  
sur les feuilles des chênes -

et au dehors du cercle de la lumière, le grand vent  
encercler doucement et comme un rapace  
scrute la vallée sous lui  
et t'aperçoit –

\*

Il laissa les clous rouiller des hivers durant  
puis les planta dans un bâton de chêne  
un soir, après une nuit blanche.  
On aurait dit que quelqu'un le forçait.  
Pendant qu'il frappait, il lui paraissait  
que les chemins, le but,  
oui, l'arbre, l'eau au dehors retenaient leur souffle.  
Il pensa à l'accouplement des hérissons,  
la sueur coulait à ses épaules.  
Il chercha à soulever le bâton  
mais les clous griffèrent sa poitrine.  
C'était comme si tous l'observaient.  
C'était comme si les mains, les marteaux et les clous  
s'étaient disputé l'espace dans un air  
silencieux et pourtant dense comme la pierre.  
Il remarqua à peine l'arrivée de la nuit.

\*

Si l'on roule jusqu'à la pompe à 96 %,  
il y a toujours une autre voiture, sale, vide,  
qui reste juste là, son propriétaire envolé.  
La plaque indique qu'elle est de la campagne.  
À la pompe en libre service, personne.  
Elle est sale et froide, avec ici aussi une lumière de néon,  
et un marteau piqueur assourdissant qui bloque les oreilles,  
creuse un trou pour une nouvelle citerne.

Au moment de payer, on peut acheter  
des bonbons, des cassettes, des revues porno, des préservatifs  
puis, la vidange et le plein faits, le pare-brise lavé,  
rouler dans le paysage obscur  
avant qu'un membre du gang qui rôde dans le coin  
tire la portière et le visage  
pâle comme le papier, chancelant, crie quelque chose  
que l'on ne saisit pas, mais qui fait trembler  
ou enrager, plus tard  
lorsque seul sur la route, la radio joue  
le merveilleux, le clair Vivaldi

\*

Les tempêtes du vent de la mort à travers ses champs de blé.  
Des oiseaux noirs se précipitent dans l'herbe.  
Le ciel se colore de bleu rage.  
Ici, dans le musée, nous observons les éléments  
tandis que la neige au dehors dérive devant  
les maisons écaillées abritant des hommes écaillés.

*Van Gogh*

\*

Mon sommeil s'est fait léger et clair  
comme si tout ce qui fut dit était à présent racheté  
ou passé.

On entend à peine la neige légère  
tomber comme la matière florale des arbres  
non loin de moi.

Le paysage de neige et son printemps bleu clair,  
si précoce, mais je n'ai pas peur : je suis  
préparé.

À peine quelques traces humaines. L'espace haut,  
plaine de silence.

\*

Sur les champs gelés, sur le brame du cerf dans le brouillard  
sont posés la lumière de l'été, le chant des alouettes.

Dans la lumière sèche des roseaux, sur la glace matinale  
sont posées les ombres légères du violet,

présage de la couronne claire du bouleau.  
Chaque thèse comporte son antithèse aérée,

et, de ce que l'on voit (à voir comme  
un enfant voit à travers les lentilles de la joie)

sont tirés les rêves, feuilles légères  
encore sur les profondeurs obscures de l'hiver.

\*

Dès fin juillet  
on voit combien l'obscur  
a lieu plus tôt.

Nous allumons la bougie qui éclaire  
l'intérieur des fenêtres obscures et nous montre,  
indéchiffrée, notre haleine.

Les sons s'allument parmi les arbres,  
s'éloignent de nouveau, nous touchent  
de plus en plus violemment -

Si tu t'en vas, tu m'abandonnes  
criblé de solitude,  
sans nom.

★

Le hibou cornu, soudain  
là dans le crépuscule.  
Tel un battement du cœur de l'instant,  
il glisse dans un fourré,  
tourne soudain.  
Écarquillé, son regard  
s'entoure d'ombre.  
Les petits oiseaux aussi  
ne sont que des ombres.  
Puis il glisse en silence dans les vagues,  
poursuivi de vacarme  
jusqu'à ce que le cœur  
s'ouvre à nouveau à la nuit d'été

\*

Une voile blanche luit à travers le soir, le coup de rame  
effleure à peine l'eau, chaude comme ta peau.  
Le nageur se repose sur la berge, les étoiles  
se bercent près de lui.

Quelqu'un qui parle s'interrompt brusquement,  
se sent observé, sort sur la véranda,  
une lampe à huile à la main.

De la rive opposée viennent des voix, un accordéon  
dans la douceur nocturne d'août.  
Elle, la femme enceinte, erre lentement au long du chemin,  
s'arrête et voit les couronnes denses des arbres  
êtreindre le ciel.

\*

Haydn marche dans le parc,  
voit combien la symétrie des arbres  
ploie sous le vent de la plaine.  
Les nuages de l'inquiétude : eux aussi un modèle  
en un son, jailli de la terre.  
Il rencontre le premier violoncelliste de l'orchestre du château,  
le visage lourd, silencieux.  
– « Comment va Charlotte ? ».  
– « Elle est morte hier en couches ».  
Ils observèrent les ombres silencieuses.  
À présent le ciel est obscur.  
– « Même la musique n'apporte pas la consolation ».  
– « Voilà pourquoi il faut qu'elle continue ».  
Estherhazy, rien qu'une résidence occasionnelle.  
– « Et le silence est là. Écoute ! »  
La pluie commence imperceptible à tomber.